

Chroniques 2021

Journal musical illustré à l'occasion d'une expérience de mécénat participatif, réalisé à l'attention de « tisseurs »

Prélude : appel - Décembre

Chères oreilles amies,

Trouver une viabilité économique dans un chemin artistique est un très vieux problème, qui n'a pas eu la délicatesse de m'épargner.

Nos aïeux courraient les cours princières et proposaient, en échange du gîte, du couvert et des émoluments, d'en colorer la vie sociale et de témoigner par leurs productions du prestige de leurs écussons.

Quand celles-ci furent mises en déroute, leurs continuateurs durent suivre le cours des choses et faire de leurs œuvres des marchandises, et firent ainsi bonne entente avec une nouvelle curiosité sociale : les collectionneurs.

Nos frères et nos sœurs du spectacle vivant ont, par leurs luttes collectives, réussi à s'intégrer au système du salariat, grâce notamment au régime des intermittents.

Nous autres compositeurs avons bien du mal à produire des marchandises ou à prétendre à la fiche de paye. L'état à un temps essayé de prendre la relève du prince déchu, mais on ne peut que constater qu'il s'en lasse à mesure que le temps passe.

Le champ de la composition musicale peine donc à trouver une place qui permette aux compositeurs de mon acabit de s'y adonner sans avoir comme caillou dans la chaussure l'imminence de la banqueroute.

Or, nos cousins Youtubeurs utilisent un système bien intéressant : le système des « tips ». Avec les « tips », vous pouvez soutenir un créateur en versant une petite somme par mois, à partir d'un euro. C'est une sorte de mécénat pour tous. Un patronage démocratique !

Vous me voyez venir. Je vous propose d'être mes « tisseurs », mes « mécènes démocratiques ». Si vous acceptez, vous m'aidez à avoir un petit revenu mensuel, qui fera contrepoint au caractère sporadique et incertain des commandes.

En contrepartie, je ne pourrais certes pas vivifier l'éclat de Votre Majesté ou diversifier votre collection privée, mais je vous propose de vous faire parvenir, une fois par mois, la chronique de mes travaux de compositeur. Je partagerai avec vous les joies et les doutes, les saveurs et les piments du métier, dans un récit que j'essaierai de rendre le plus coloré possible. J'y partagerai aussi mes écoutes, sous forme de liens vers les pièces de mes camarades compositeurs et compositrices qui m'auront marqué ou interpellé, en essayant d'expliquer pourquoi et comment.

Je ne sais si une telle proposition est congrue. Mais j'ai bien envie d'essayer, car je pressens que mon travail pourrait gagner en liberté et en indépendance en vous étant redevable, à vous plutôt qu'au monde de l'administration des arts, monde que j'aie bien du mal à comprendre. Bien évidemment, cette proposition, tâtonnante et expérimentale dans le domaine qui nous occupe, n'aurait aucun chagrin à faire chou blanc : sentez-vous bien à l'aise pour l'ignorer ou la décliner.

Cette activité, d'inventer de la musique et de l'écrire, est bien vieille, elle a pris bien des formes et connu bien des sociétés. Elle a pour constance de coûter plus qu'elle ne rapporte et de trouver malgré cela les moyens de se débrouiller.

Vous pouvez donc, si vous le souhaitez, devenir mes tisseurs en cliquant sur ce lien, et vous laisser guider !

<https://fr.tipeee.com/mael-bailly-composition>

Je vous salue toutes et tous chaleureusement et espère que vous allez bien.

Chronique 1 - Janvier

Chères oreilles amies

J'ai plaisir à constater que cette première chronique porte sur un mois qui a été musicalement heureux et besogneux, bigarré, avec quelques épisodes incongrus. Un mois comme j'aimerais qu'ils soient nombreux !

Sans doute notre petite affaire, et votre soutien, n'y sont pas étrangers.

Y a contribué également l'enregistrement, le 10 janvier, d'*Au cas où le corps exulte*, nouvelle partition qui emprunte son nom au court-métrage d'animation pour lequel elle a été conçue, qui est en ce moment en fabrique.

C'est presque ma première expérience de musique à l'image où le rapport entre les deux « parties », musique et image, se passe bien, bien que le réalisateur ne soit ni mort ni absent. États, qui, trivialement, peuvent avoir tendance à faciliter la collaboration.

Cela a tenu pour beaucoup à la personnalité de ce réalisateur, Florian Genthial, étudiant aux Ateliers de Sèvre et drôle d'oiseau. Le monde des arts visuels est bien moins prude que celui de la musique, pourtant, le choix de sujet qu'il a fait pour ce travail de fin d'étude donne, à ce que j'ai compris, quelques sueurs froides à son école, celle-ci en étant aussi, à sa mesure, le producteur et le diffuseur. Et pour cause : il a choisi d'explorer le monde de la pornographie, les violences qui s'y déroulent, les amitiés qui s'y nouent, la fascination-répulsion que ce milieu, et ses productions, peuvent inspirer.

Il fait preuve, dans ses choix artistiques, de la même finesse et de la même intensité que sa personnalité dégage, et sans lesquelles son film pourrait devenir bien maladroit. Le choix du point de vue : celui du cadreur, celui, esthétique, du noir et blanc, et, bien sûr, le choix de l'univers musical, qui me concerne au premier chef.

Sa proposition initiale et ses références étaient assez riches : « une valse de Strauss à la Philip Glass ». Il avait aussi apporté, lors de notre première rencontre, un disque de Joëlle Léandre, une contrebassiste, improvisatrice et compositrice pour laquelle j'ai une grande estime, pour avoir pu l'écouter souvent en concert et apprendre d'elle en masterclass. Cette référence m'a surpris et ravi. En général, la difficulté à travailler ensemble, entre la musique et l'image, vient pour beaucoup d'une ignorance solide et mutuelle de nos cultures respectives. La situation ici était donc ici, grâce à Florian, bien différente. Détails amusants, il pensait que Joëlle Léandre était plutôt dans ses âges (la petite vingtaine), alors qu'elle roule sa bosse depuis suffisamment longtemps pour avoir joué avec l'Ensemble Intercontemporain à ses tout débuts, partagé la scène avec des jazzmans comme le tromboniste Georges Lewis, et inspiré des pièces à des "vieux de la vieille", comme John Cage ou Besty Jolas. Plus classique : Il pensait que le Strauss des valses ne faisait qu'un avec celui du Zarathoustra.

L'effet comique, difficilement évitable, de boucles à la Glass à partir d'une valse de Strauss Ier, sur une scène d'amour collectif, ne lui était pas apparu, et ne faisait pas partie du script. Il souhaitait certes un

décalage, mais celui que la noblesse, la félicité, le raffinement, peut avoir avec cette industrie. Je lui ai donc proposé une alternative, qui avait aussi comme avantage d'être bien dans mes cordes : un filtrage Pessonien à la *Nebenstück* sur le mouvement lent du quintette en do majeur de Schubert, un de mes idéals musicaux vénéré. L'écoute de ces deux modèles l'a convaincu, nous sommes donc partis là-dessus.

Composer avec des références si fortes et si choisies, c'est comme nager avec des palmes : si on n'est pas vraiment dans son élément, on s'y sent tout comme, c'est rapide, agréable, grisant. On décalque une toile de maître avec une belle boîte de crayons de couleur empruntée à un bon camarade.

Le choix des « crayons », des instruments, est d'ailleurs le plus signifiant. Le nôtre fut : flûte, clarinette, saxophone baryton, marimba, piano, soprano, mes chères ondes Martenot, guitare électrique, quatuor à corde, contrebasse. L'idée générale était de faire un Schubert « sans les os », aux contours floutés pour la première partie, puis "sans la chair", en ne laissant que les arrêtes et la sauce, pour la partie sans mélodie.



Une image d'*Au cas où le corps exulte*, de Florian Genthial

L'enregistrement s'est passé absolument idéalement. Les musiciens, tous des amis (et pour la plupart des camarades de *La Crécelle*) d'un grand talent et d'un grand professionnalisme, un camarade de longue date à la prise de son, assisté de mon petit frère Basile, efficace comme un pro. On a pu enregistrer sans répétition et finir avant l'heure. Florian, présent lui aussi, était ravi et très impressionné des moyens matériels et humains extraordinaires que le conservatoire permet de rassembler - je l'étais aussi, malgré mon état de vieille plante de la maison. J'ai hâte de vous faire écouter cela, quand nous auront fini le montage et le mixage. (Je ne peux dire quand, en ces temps où nous ne pouvons faire que des captations et des enregistrements, nos amis ingénieurs-son sont bien sollicités...)

Florian est donc une rencontre intéressante, humainement et artistiquement. C'est un tempérament intense et concentré, très « habité ». Il n'hésite pas à se frotter à des sujets épineux, qu'il aborde en pesant soigneusement les choses, avec doutes, mais sans retenue.

Il a pour son film effectué une recherche sérieuse, presque sociologique, qui l'a amené à interviewer des acteurs et des actrices pornos, les premiers ayant parfois plusieurs dizaines d'années de carrière au compteur. D'ailleurs, si cette industrie se targue d'être la seule à mieux rémunérer les femmes que les hommes, c'est à nuancer grandement, car d'après les témoignages, si les carrières masculines peuvent durer plus de 30 ans, celles des femmes vont généralement de deux mois à deux ans. Ces témoignages s'accordent sur le fait qu'au cours des dernières décennies, les relations humaines s'y sont considérablement dégradées, et que l'exploitation des femmes y est brutale. Florian a même poussé l'enquête jusqu'à se faire inviter en tant qu'observateur, sur un tournage.

Mes propres recherches sur le sujet, moins aventureuses, et qui avaient surtout pour objet de chercher une explication à ma propre curiosité (pour ne pas dire mon enthousiasme) à travailler sur son sujet, m'ont fait tomber sur un texte de Laura Kipnis, une intellectuelle féministe (mouvement qui, sur cette question comme sur bien d'autres, est traversé d'intenses débats et de bouillonnants désaccords). Ce texte, *Comment se saisir de la pornographie*, m'a interpellé. En voici un extrait :

La pornographie nous prend aux tripes. Toutes les réactions que l'on peut avoir, du dégoût à l'excitation en passant par l'indignation et le titillement, ne sont que des variantes du même corps-à-corps intense, viscéral, avec ce que la pornographie a à dire. Et il se trouve que la pornographie a beaucoup à dire. Il faut s'y intéresser car elle n'a de cesse de parler de nous, des racines de notre culture et des recoins les plus obscurs de notre subjectivité. Il ne s'agit pas que de friction et de corps dénudés : la pornographie a de l'éloquence. Elle a du sens, elle porte des idées. Elle porte même des idées rédemptrices. Mais alors d'où vient notre gêne ? Peut-être faudra-t'il, pour trouver la réponse à cette question, creuser sous le stéréotype angoissant de l'adolescent boutonneux, de l'exhibitionniste en imperméable, et du masturbateur compulsif et asocial. Sous ces représentations empreintes de mépris, qui font des consommateurs des marginaux et des solitaires, affleure en effet la reconnaissance du fait que la pornographie n'est pas seulement l'objet d'un penchant individuel mais aussi et surtout un élément central de notre culture. Je ne fais pas seulement référence à ses scores d'audiences et à son chiffre d'affaires. J'entends par là que la pornographie est révélatrice. Elle ne révèle pas que des corps nus, transparent, les uns contre les autres. Elle expose la culture à elle-même.

Plus loin dans le texte, Laura Kipnis constate que, dans les hiérarchies sociales convenues du monde la culture, il y a un plancher et un plafond : le porno et... L'opéra ! Cette idée est creusée dans son texte (elle interroge l'idée répandue que ce genre, en se démocratisant, aurait perdu sa valeur transgressive et artistique). Cela m'a encouragée [a posteriori], dans le choix de la voix lyrique (celle de mon amie et camarade Marie Soubestre) pour faire discuter le plancher (ou plutôt le croquis du plancher) avec le plafond. Cela m'a donné aussi un indice de ce que mon goût pour ce travail venait sans doute beaucoup d'un plaisir un peu badin : enregistrer, avec mes amis musiciens classiques, l'ersatz raffiné d'une musique considéré à juste titre comme un achèvement du sublime, pour faire la bande-son d'un film-sur-un-film pornographique. Tout cela au conservatoire, sans doute une des dernières institutions culturelles où ce genre conserve peut-être encore quelques grammes de son caractère transgressif d'antan.

Mais cette partition ayant été bouclée avant 2021, elle n'a pas concerné le travail à la table de ces dernières semaines.

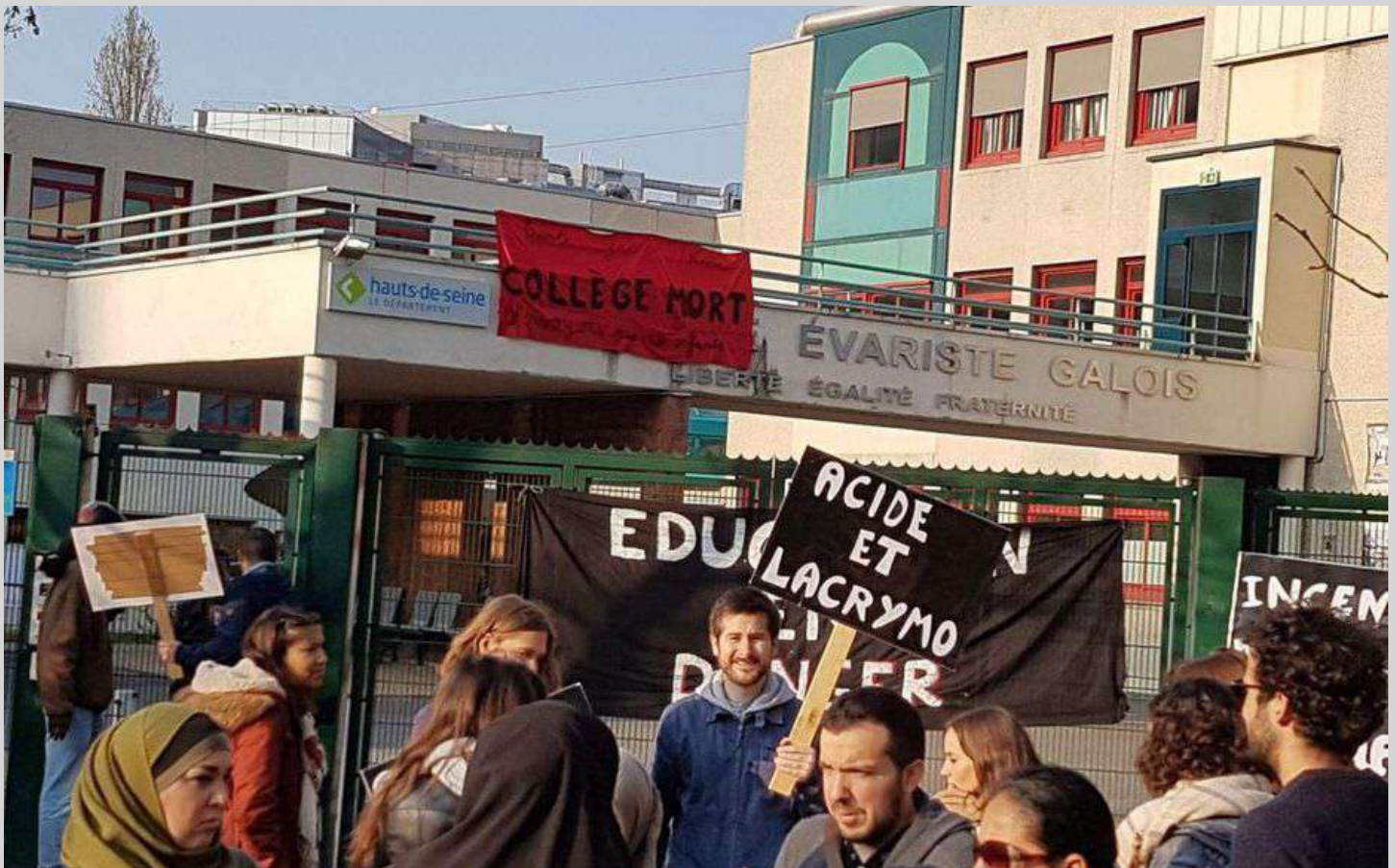
Celui-ci s'est concentré d'abord sur une pièce pour trois musiciens de l'ensemble TM + et une classe du collège Évariste Gallois à Nanterre. Il s'agit de l'exercice, délicat et passionnant, d'inventer une musique qui puisse réunir des musiciens archi-débutants et des musiciens archi-chevronnés. Les premiers ne lisent pas, ne jouent d'aucun instrument et ne sont sans doute jamais montés sur scène, les seconds peuvent déchiffrer du Sciarrino au petit-déjeuner. À la charge du compositeur de trouver des idées musicales pour que les uns, les autres, et leurs auditeurs, s'y retrouvent. Travail qui demande une technicité particulière beaucoup de ruse. La technicité relève d'une conscience bien aiguisée de la difficulté musicale qu'implique telle ou telle idée. Cette conscience, dont on use pour chaque musique instrumentale, est particulièrement essentielle ici. Les possibilités musicales humaines forment comme un pays aux frontières souples, au sein desquelles on doit viser quand on est de ces compositeurs qui ont encore besoin d'êtres humains pour interpréter leur musique. Plus les instrumentistes sont exercés, plus le pays est grand et plus il est facile à viser. Mais pour les débutants, le pays est tout petit, et atterrir dedans est délicat. La ruse, elle, est nécessaire pour que les parties des débutants soit aussi intéressantes que celle des pros, avec des moyens sans commune mesure : instruments à plusieurs milliers d'euros versus instruments jouets ou de récupération, lecture versus mémorisation, virtuosité instrumentale versus tâtonnements débutants... La nécessité impérieuse étant de faire de ces débutants autre chose que des potiches sonores.

Bien sûr, il est indispensable de nouer des liens avec eux, tout au long de la conception, ce qui permet, d'abord, de les convaincre de l'intérêt de l'entreprise, et aussi d'éprouver un peu leur « pays ».

Ainsi je me suis rendu dans ce collège Nanterrien, et mon accueil y fut pimenté. Je me présentais, comme de bien entendu, au mauvais portail, celui des élèves, et les explications par interphone interposé sur l'emplacement du bon portail me laissaient penaud. Un élève, constatant mon embarras, me propose gentiment de m'accompagner à mon dit portail, qui n'est pas celui d'à côté. Je lui demande sur le chemin en quelle classe il est. Il me répond qu'il est en troisième, et ajoute directement, sur la défensive : « Oui je sais, je suis petit ». Je lui fais remarquer que je ne suis pas une grande perche non plus. Nous continuons ainsi notre discussion (rapportée de mémoire) :

- Je vais faire de la musique avec les cinquièmes, ils sont gentils ?
- Ah monsieur les cinquièmes ce sont des oufs, mon petit frère il est en cinquième il s'est fait virer, vous allez vous prendre des crayons dans le dos.
- Ah bon ?!! Mais qu'est-ce qu'il faut faire pour ne pas se prendre des crayons dans le dos ?
- Il faut virer direct !
- Ah mais je peux pas virer moi je suis juste intervenant.
- Mais je vous jure c'est des fous ici, ya eu des jets de bombes d'acides et ils ont mis le feu !
- Quoi ? ! C'est pas vrai, tu me fait marcher.
- Ah mais je vous JURE ! Y'a qu'a regarder dans Le Parisien les articles !

Je me demandais, bien sûr, malgré les accents de sincérité de Tony, s'il ne me baratinaut pas un peu. Quand je racontais l'échange à l'équipe pédagogique, j'eus comme réponse des soupirs las, résigné et amusé : "Ah Tony... Et il fallait que ce soit sur lui que vous tombiez..." » Mais pas de démenti. Et en effet, l'article du Parisien existe bien. Il date de 2019, Tony devait être en 6e ou en 5e. On imagine très bien, pour un adolescent comme lui, le mélange de gloriole et d'effarement qu'on ressent à voir son collègue avoir les honneurs de la presse parisienne pour une telle raison...



La photo du journal *Le Parisien*, de 2019

Pourtant, la classe de 5e dans laquelle j'interviens est particulièrement sympathique : volontaire, spontanée, curieuse, drôle, même respectueuse.

Je dois rendre la partition, *Sizaille*, pour six sixième à sifflets, harpe, contrebasses et soprano, dans quelques jours. J'ai pris pour livret quelques extraits du "Lexique des règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale », un beau cadeau offert à l'occasion d'un travail de copiste, et qui donne à cette petite fantaisie un côté dada. Trois groupes de six collégiens se succèdent avec une espèce de farandole rythmique scandée : un son qui circule au gré d'une pulsation parmi les jeunes collégiens alignés, dans un chemin tantôt linéaire, tantôt zigzagant. Chaque groupe se succède avec le même chemin - que l'on peut retenir grâce à une série de chiffre qui se reporte à la place de chacun dans la farandole - Mais avec des sons différents : sifflets dépareillés, papiers de verre aux grammages variés, métallophones divers. Le trio orchestre cela comme il le peut.

The image shows a musical score for a piece titled "Sizaille". The score is written for four parts: Soprano, Harpe (Harp), Contrebasse (Double Bass), and Six paires de feuilles de papier de verre (Six pairs of sheets of paper). The tempo is marked "♩ = c. 72-80". The Soprano part includes lyrics: "Récitez : 'Les mots composés avec contre s'écrivent avec un trait d'union à l'exception de : con - tra - vis con - tre - ba - lan - cer con - tre bande con - tre - bas con - tre - basse". The Harpe part includes instructions: "coincez une cuillère à miel dans les cordes", "glissez verticalement le long des cordes fixés", and "faites vibrer la cuillère à miel". The Contrebasse part includes instructions: "touchez m.g.", "m.d.", "frappez les cordes sur le manche", "frottez la table", "pizz.", and "pizz. derrière le chevalet". The Six paires de feuilles de papier de verre part is indicated by a double bar line and a vertical line. The score is marked with dynamics like *mf*, *f*, and *mp*.

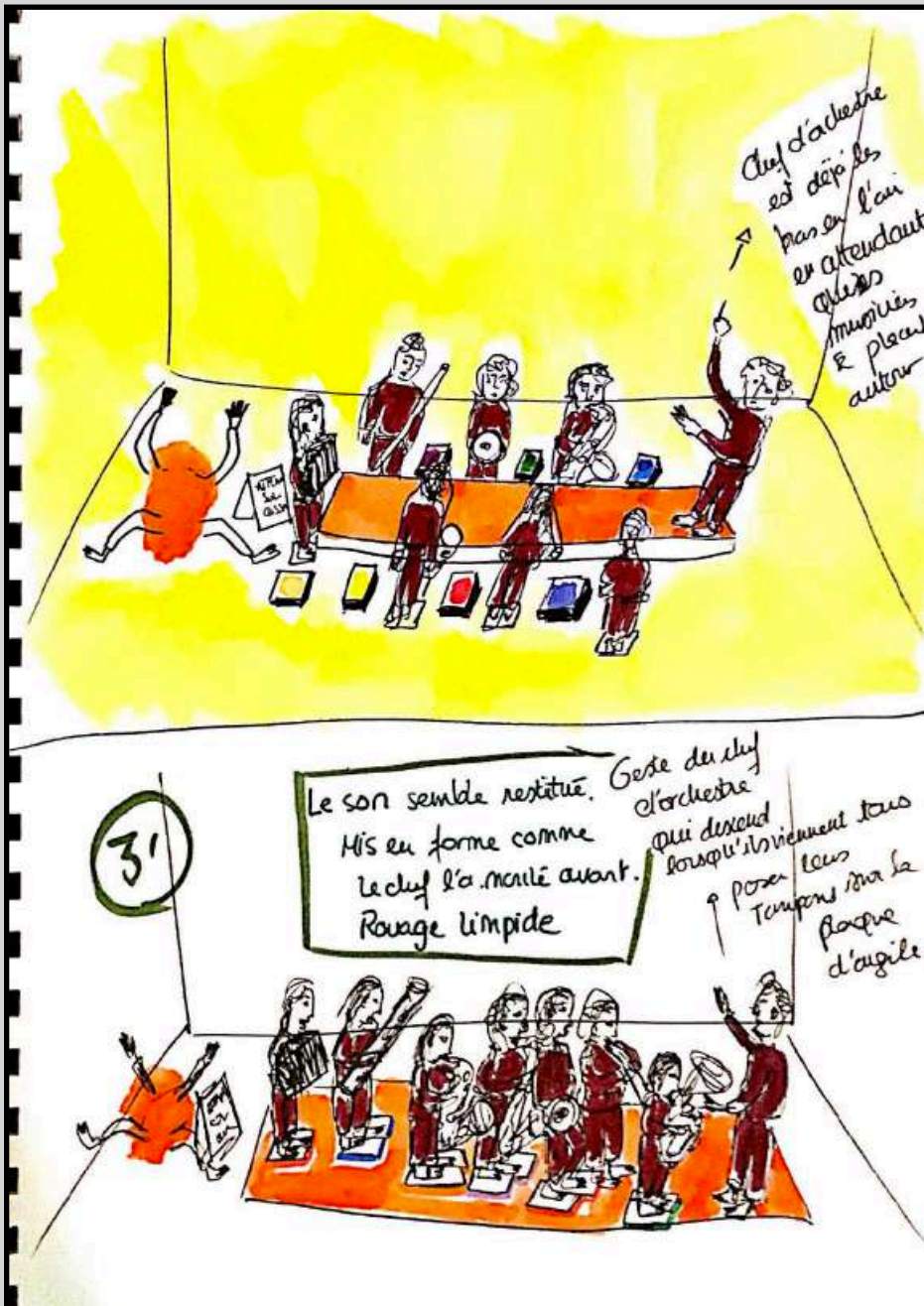
un morceau de *Sizaille*

Cette pièce devrait faire la première partie que le concert *Icare Sampati*, un oratorio, création du compositeur Alexandros Markeas. La création, qui devait avoir lieu en mars, sera, sans doute, reportée.

Un autre travail, que je commence tout juste, est une musique de scène pour le spectacle qu'une toute jeune saxhorniste, metteur en scène et scénographe, Lili Gaumond - elle a tout juste 21 ans - ambitionne de monter. Lili est impressionnante de volonté et de détermination. Ouvreuse dans différents théâtres, elle assiste souvent à des spectacles qui déploient de grands moyens et qu'elle trouve médiocre. Comme elle est persuadée de pouvoir faire bien mieux, elle ne doute pas qu'il serait absolument scandaleux qu'elle ne puisse pas prétendre à ces mêmes moyens. Ce qui n'est au fond pas faux, mais également fort probable.

La formation qu'elle propose est originale : saxhorn, basson, clarinette basse, saxophone baryton, cor anglais, accordéon, soprano. Sorte de fanfare triste et lyrique, ensemble qui pourrait servir à un vaudeville lentissimo. Un danseur s'ajoute à la troupe.

Je travaille à partir d'une sorte de livret chorégraphique et scénographique, car les musiciens doivent, en plus de jouer, faire toutes sortes d'acrobaties : se regarder la plante des pieds, chausser des chaussons-tampons imbibés de peinture, patauger dans de l'argile humide... Tout cela étant souvent assez utopique et poétique, et musicalement aussi embarrassant qu'inspirant. J'ai bien des doutes sur le fait que nous arrivions un jour à monter, produire et vendre un tel spectacle, mais j'essaie de me rassurer avec le vieux proverbe qui promet que c'est ceux qui ne savent pas que c'est impossible peuvent y arriver, case que Lili coche. Il faut juste qu'elle parvienne à ce que notre petite troupe ne s'évapore pas, ce qui, sans moyens et des perspectives de diffusions bien chimériques, n'est pas évident.



Dans mes activités extra-compositionnelles, une grande nouveauté de ce mois de janvier est le remplacement que j'effectue au conservatoire de Bobigny, comme professeur de formation musicale, jusqu'au mois de mai. Cela se passe plutôt bien pour l'instant, et il est d'ailleurs assez logique, quand on écrit de la musique, de mettre la main à la pâte pour ce qui est de l'apprentissage, long et complexe, de sa lecture. En une douzaine d'heures, passe dans ma classe toutes les étapes de ce dur parcours : des adultes qui ont déjà une activité musicale préprofessionnelle, aux tout jeunes enfants de 5 ans (!), à qui je dois faire ce qu'on appelle l'éveil. Ce sont ces derniers, bien sûr, qui me posent le plus de difficultés. Leur premier cours fut une joyeuse catastrophe. Désormais, cela se passe un peu mieux, je m'accroche à une petite histoire musicale, dont le personnage principal est un dragon nommé Berlioz, et notre grande ambition de lui voler ses œufs. Nous escaladons sa grande montagne à l'aide des contrebasses du début d'Harold en Italie, arrivons essoufflés sur le chemin qui mène à l'immense porte de son château, que nous franchissons au son de la triple/blanche des cors. Nous arrivons ensuite dans sa chambre, où ses ronflements sont une chanson qu'il nous faut apprendre pour le flatter. Puis Stravinsky, le moustique, vient troubler son sommeil, et Berlioz, que nous mimons désormais, doit parvenir à l'écraser en même temps que les coups de fouets de la *Danse Infernale de tous les sujets du roi Katchei*. La semaine prochaine, Berlioz va recevoir ses amis Dragons pour une grande fête et tous vont danser sur *Street Art*, de Régis Campo. Il nous faudra inventer une danse de dragon.



Contrafactum initiatique

Mes collègues sont amusants et accueillants, et il y a chaque mercredi midi une sorte grand conseil pédagogique improvisé, où les difficultés et les personnalités des élèves sont âprement débattues. Je m'entends bien avec ma collègue professeure d'alto, qui se trouve être aussi la nièce du grand compositeur spectral (et honorable ondiste) Tristan Murail !

Le mois s'est achevé sur un pompon : le prix radio-france/SACEM, décerné à titre collectif à notre classe de composition de musique à l'image. Nous avons tous gagné une tablette de chocolat Radio France, un sac Radio France, un masque Radio France et surtout, une commande Radio France : composer trois minutes de musique pour orchestre à partir d'un thème de Michel Legrand. Si je suis sensible à l'attention (et content d'avoir une commande et du chocolat) je constate quand même un mélange de sentiment...

Mon premier fut celui d'une inavouable, grincheuse et ingrate amertume, qu'il faut, pour l'exorciser, allonger sur un divan. Allons-y donc.

Je suis un peu agacé de cette manie des prix et des concours, qui, ils me semblent n'ont pas grand sens. Tout cela me semble bien poussiéreux, et crée des distinctions inutiles, des gratitudes artificielles et un

badigeonnage de prestige un brin ridicule. Ce monde de la création musicale a besoin de spontanéité, d'authenticité et de simplicité dans les relations entre ses habitants, et toutes ces gentilles breloques n'y aident pas. Cela reste à vérifier, mais j'ai l'impression que si on discutait entre nominés possibles, du sujet, on tomberait assez d'accord là-dessus.

Je me souviens aussi du mouvement, inédit, enthousiasmant et fédérateur qui, en 2019, avait réuni aux portes de cette radio quelques centaines de compositeurs, d'improvisateurs, d'interprètes et d'auditeurs qui s'opposaient à la suppression de six émissions dédiées à la création musicale. On n'entendait çà et là, dans les discours de la direction en réponse à notre mobilisation, qu'on allait désormais mettre d'avantage à l'honneur la musique de film. Je me souviens avoir pensé bien du mal de ce piteux et usé procédé qui consiste à jouer sur une division, bien désuète, du monde de la création musicale, pour se tirer d'une panade sociale.

Et je ne peux m'empêcher de soupçonner, dans l'intitulé de cette commande, un lointain arrière-goût de cette eau-là. On peut, sans mépriser ce musicien, douter qu'il constitue une inspiration très excitante pour de jeunes compositeurs, même spécialisés dans l'image. Il s'agit peut-être d'avantage, dans cette sorte d'hommage arrangé, de ce dont Michel Legrand est devenu le symbole : le trajet de l'érudition académique vers une musique populaire lucrative, l'antiboulezisme d'un certain grain, la réussite sociale. Tout ce que semblent nous souhaiter France Musique et la SACEM ?

Mon deuxième élan, plus nuancé et plus raisonnable, constate qu'en fait, paradoxalement, cet intitulé me met musicalement en appétit. Damned, comment donc est-ce possible !?

C'est que la musique de Michel Legrand m'est si éloignée qu'il est sans doute facile d'en faire une sorte d'ovni musical incongru, déclenchant dans l'orchestre de curieuses étincelles. Le symbole qu'elle porte, est en fait assez riche et parlant, et concerne un aspect des relations complexe entre notre musique son époque. Et puis le vintage sied bien au postmoderniste égaré. Et surtout, une si belle occasion de surprendre un commanditaire ne se présente pas si souvent à un commandité !

Je finis cette première chronique, comme promis, par une écoute qui m'a marqué dans le mois :

A fleur de peau, de Giulia Lorusso, pour guitare électrique seule. On y entend toute la fébrilité et la douceur dont peut faire preuve la guitare électrique, instrument qui semble connaître ces derniers temps un regain d'intérêt. Je trouve cette pièce fine, sensible, réussie. J'aime la lisibilité du titre, la beauté et la singularité du premier son, la fluidité des idées.

<https://soundcloud.com/ruben-mattia-santorsa/a-fleur-de-peau-by-giulia-lorusso>

J'espère que vous allez bien, je vous remercie chaleureusement pour votre soutien qui me porte plus que vous ne pouvez l'imaginer !

Bien à vous tous
Maël

Chronique 2 - Février

Chères oreilles amies,

J'espère que vous allez bien, et que vous n'êtes pas contrarié du petit retard de cette seconde chronique...

Ce mois de février a été celui du passage soudain, d'un travail à un travail au plateau, du quotidien de l'atelier à la vie de troupe.

Dans la première partie du travail de février se bousculaient en effet deux « deadlines », celle du rendu de *Sizaille*, puis celle, quinze jours après, des 5 premières scènes de *Ceci est un adieu au langage* de Lili Gomond. La seconde particulièrement a mis mon sommeil à rude épreuve : j'avais repoussé la date du rendu à l'ultime limite, qui était celle de notre départ pour notre résidence de création en Aveyron. Je suis donc venu directement au rendez-vous de chargement des voitures avec conducteur et parties.

Après la douloureuse tension entre l'écriture et la montre des semaines précédentes, ces jours passés à plusieurs centaines de kilomètres de mon bureau, entouré de musiciens pour qui j'ai une grande estime et qui sont pour la plupart des amis ont été euphorisants. Un dérivatif efficace au « blues d'après rendu ».

Cette chronique va donc se concentrer sur cette résidence, d'où elle s'écrit, et sur quelques-uns de ses personnages, leurs personnalités, leurs aspirations artistiques, avec lesquelles j'aime cheminer.

Nous travaillons dans un gîte qui appartient à Martine, la grand-mère de notre «chef d'orchestre» (les guillemets sont de rigueur car son rôle au plateau est plus théâtral qu'autre chose). Cet étonnant et spontané usage qu'ont les troupes artistiques de socialiser le capital immobilier familial au bénéfice du groupe nous a permis de profiter d'un cadre de travail absolument idéal : deux salles de répétitions, des chambres doubles, une grande table, une cuisine équipée pour du collectif, et même un bain nordique.

Martine, qui est en quelque sorte notre mécène immobilière, a une personnalité tranchée et attachante, nourrie d'une vie aux virages serrés. Ses études la prédisposaient à enseigner l'anglais, ce qu'elle n'a fait que quelques mois après 24 ans de disponibilité à l'Éducation Nationale ; car elle refusait son affectation. Pendant ce temps, elle a été femme de médecin au foyer, tenue une boutique de luminaire, a divorcé, puis après ce retour éclair dans l'éducation nationale, a acheté et revendu des gîtes, jusqu'à celui-ci. Mélomane, elle chante en chœur de la musique sacrée et est une auditrice incroyablement assidue, presque emblématique, de France Musique : elle connaît plus d'émissions que tous les musiciens réunis sous son toit et parle des producteurs comme si elle venait de les quitter. Elle nous accueille avec générosité et enthousiasme, et nous l'avons vite adopté comme mamie commune.

Vive, élégante, à l'humour acide, elle semble faite d'un bois très différent de celui de son petit-fils, Théo, tout en bonhomie et en douceur. Dans la résidence, il est à la fois chef d'orchestre et chef de cuisine, et il élabore ses plats avec tellement de minutie qu'on mange rarement avant 22 heures. À l'aise chez sa grand-mère comme n'importe où, il a passé le plus gros de sa résidence dans une large djellaba rayée, quand il n'était pas torse nu. C'est un chef autodidacte, précis, concis, efficace, apprécié des musiciens.

C'est le second projet qu'il partage avec Lili, qu'il connaît bien et qu'il semble prêt à suivre n'importe où.



Théo, notre chef d'orchestre, s'entraîne à manipuler une pâte à pain colorée, devant un spectateur fasciné.

Lili Gomond, la directrice artistique, saxhorniste et initiatrice du projet, a le don fascinant de susciter et de s'appuyer sur le travail et l'engagement d'un nombre considérable de personnes. Je suis d'ailleurs absolument estomaqué que qu'elle soit parvenue, en plus de l'équipe musicale conséquente, à mobiliser une équipe technique. Ainsi nous étions 12, le chef, un danseur, 7 musiciens, un régisseur général, deux assistants aux décors et à la régie, également commis de cuisine, et moi comme compositeur-à-tout-faire.



Hector et Erwin, les deux régisseurs, devant les collines aveyronnaises

Tout ce monde, qui compte beaucoup de professionnels aguerris, étant là bénévolement (la partition seulement, devrait être payée bientôt). Cela n'est rendu possible que par un certain nombre de facteurs, le désœuvrement lié au covid n'étant pas des moindres. Cela donne néanmoins une situation générale un peu cocasse : Marie, notre soprano, nous confie ne pas oser raconter tout ça à ses camarades syndicaux, de peur qu'ils s'étranglent d'indignation. Mais on semble arriver à la limite de ce qu'il est possible de donner, ce dont Lili semble avoir du mal à se résoudre parfois.

Il faut dire, qu'en voyant le « casting » et en y reconnaissant plusieurs noms, une amie de Lili lui aurait dit : « Ah mais tu t'es ramassé tous les gauchistes ! » - qualificatif auquel Lili peut se prévaloir d'échapper. Nous rigolons entre nous du fait que paradoxalement, seuls des « gauchistes » pouvaient accepter de danser dans une bassine d'eau argileuse en extérieur au mois de février, de diriger un ensemble avec 6 kg de pâte-à-pain coloré dans les mains, ou de jouer en chaussant des sabot-tambons imbibés d'encre et en risquant une variété étonnante d'éclaboussures. C'est un paradoxe, mais finalement assez lisible, que les musiciens susceptibles d'accepter de pareilles situations soit aussi les plus syndiqués.

Le spectacle de Lili a pour propos le féminisme et son appréhension sensible, et le court texte, qu'elle a écrit et qui s'y intègre, a une certaine force. Elle déborde aussi d'idées scénographiques originales.

Celles-ci exigent des musiciens une technique corporelle qu'ils doivent acquérir, et qu'incombe à Yoann Jolly, notre danseur, de transmettre. Il a donc plusieurs rôles essentiels : la danse, la chorégraphie, la mise en scène, et bien souvent, la responsabilité du déroulé des répétitions.



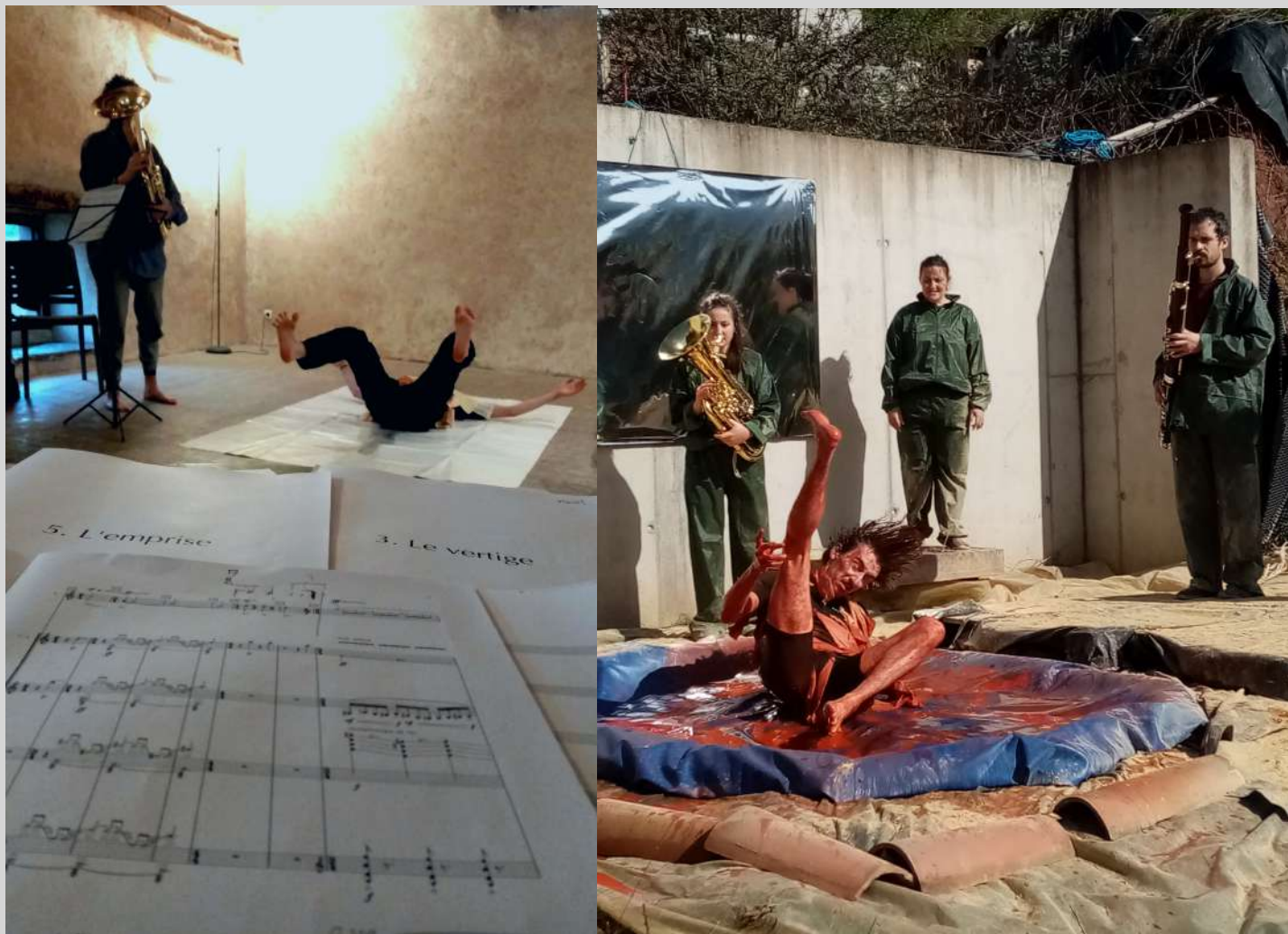
Yoann, mettant en scène depuis son costume encore sec

Nous nous connaissons depuis quelque temps avec Yoann, faire partit du même collectif d'improvisation libre et du petit groupe qui rédige et pagine La Crécelle. Mais c'est la première fois que nous travaillons ensemble sous nos étiquettes respectives, et il m'impressionne par sa capacité d'entraînement, son charisme, sa force de proposition et d'adaptation, sa pédagogie patiente et enthousiaste.

C'est un rejeté de l'école de danse de l'opéra de Paris, ou il a passé toute son adolescence. Il nous a raconté un soir comment cette école se séparait des élèves qu'elle n'estime plus aptes à continuer - et il y en a plusieurs chaque année. Après l'examen final, qui a lieu juste avant les vacances d'été, les élèves attendent dehors, en compagnie de leurs valises, l'affichage des résultats sur la porte. Un résultat négatif signifie qu'ils ne repénétreront jamais dans le bâtiment, et n'ont parfois pas l'occasion de dire au revoir leurs camarades. On mesure mal combien la cruauté de ces cérémonials d'admission et d'exclusion,

poussés ici à un paroxysme digne des racines monarchiques de cette institution, ont façonné les artistes qui en ont fait les frais. Cela nourrit entre nous de longues conversations, et on devine au travers du récit de Yoann que cela a contribué à dessiner son rapport à l'art et à son monde, initié des virages esthétiques. Et surtout, comment cela fait figure d'antimodèle dans ce que nous aspirons à construire.

Les journées se déroulent en deux parties : répétitions musicales le matin dans la petite salle, chauffe corporelle l'après-midi, suivis de la mise en scène, très complexe, d'abord dans la grande salle, puis en extérieur. Martine à en effet mit son veto, bien compréhensible, aux essais pouvant tacher son parquet, ce dont même les bâches prévues auraient eu du mal à éviter.



La répétition du matin, en intérieur, et celle de l'après-midi, dehors

Le soir, les anches doubles (Lomic, le bassoniste, et Ariane, la cor anglaise) travaillent leurs traits d'orchestre pour des concours imminents, et le gîte sonne comme un philharmonique en déroute, emplies des mélodies esseulées du grand répertoire symphonique. Je commence à m'attacher ces instruments un peu délaissés de nos jours, peut être du fait de leur absence de brillance et de leur expressivité presque trop ardente.

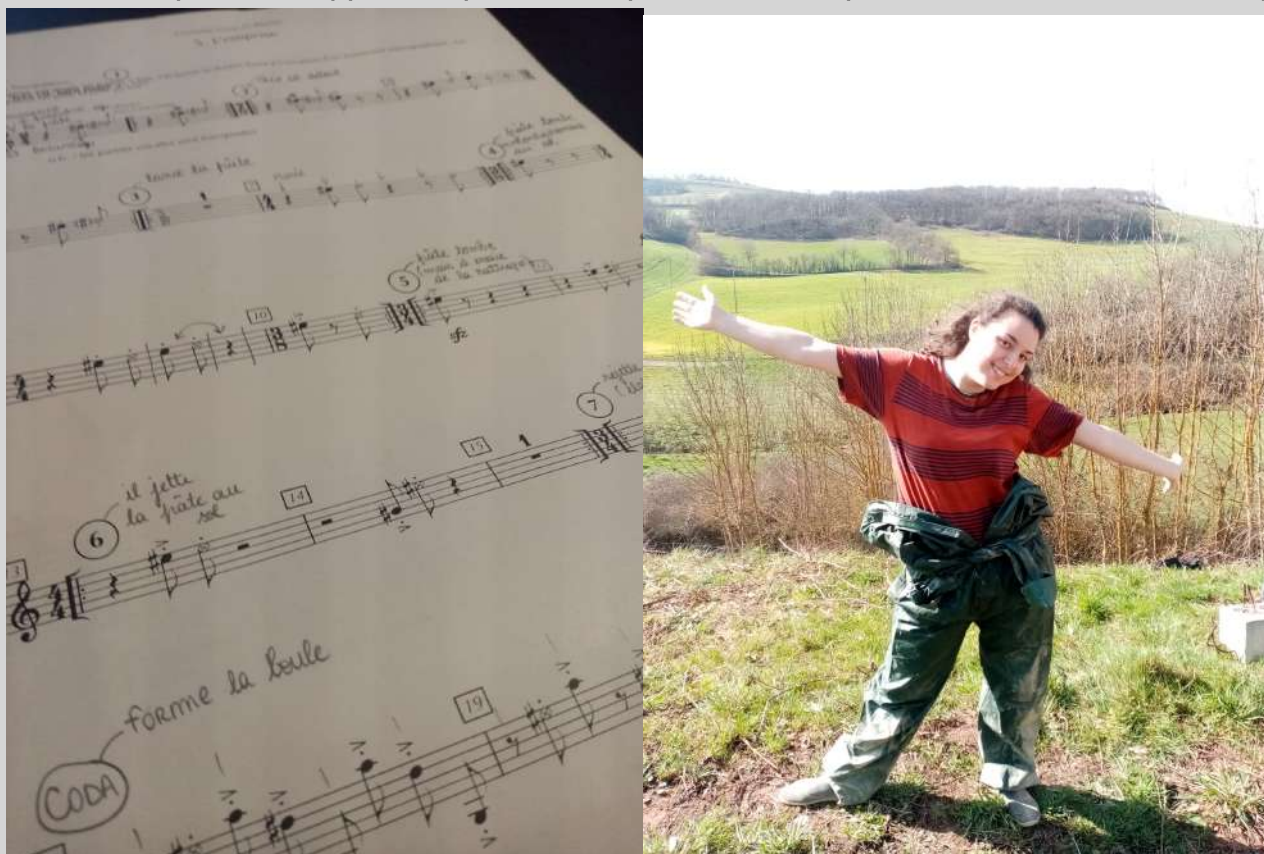
Un long moment d'une des soirées a été dévolu à commenter un explosif débat Facebook du mur du compositeur Bernard Cavanna, dont beaucoup d'entre nous ont entendu - et aimé - la re-création du concerto pour violon Scordatura. Celui-ci, à l'occasion de la séparation des Daft Punk, revendique son désintérêt pour leur musique. S'en suit dans les commentaires une foire d'empoigne virtuelle et spectaculaire, entre compositeurs de toutes tendances, arbitrée par quelques chroniqueurs de

France Musique, d'une nervosité étonnante et d'un niveau général ras-des-paquerettes, en dépit de quelques traits d'esprits bien senti. Hector, un des régisseurs, est particulièrement choqué de la morgue avec laquelle certains compositeurs méprisent Daft Punk, qui fait partie de son firmament musical. Tout le monde hésite entre l'amusement et l'atterrement, et je dois endosser le rôle d'avocat de mes collègues, que j'assure un peu laborieusement...

Dans la succession immédiate d'un mois d'écriture et d'une semaine de travail partagée, il y avait comme une réconciliation entre de deux modes de vies : celui du travail d'écriture, solitaire, tout en imagination et en bureautique, et celui du travail « en compagnie », concret, communautaire, festif, que j'aime beaucoup, et dont le mode de vie de compositeur peut éloigner.

Les rires, les débats esthétiques, intergénérationnels, les histoires de cœurs, les tensions sociales, les aspirations artistiques et de mode de vie qui se mélangent dans une semaine de travail collectif comme celle-ci, sont intenses et intéressants à vivre ou à observer, et je suis persuadé que ces moments de partage nourrissent la musique.

Il y a aussi, dans ces spectacles à forte écriture au plateau un petit renversement du rôle de compositeur qui apaise certains questionnements personnels sur ce qu'est ce métier, et à quoi il est utile, où sont ces enjeux. Je constate que beaucoup des musiciens avec qui j'aime travailler s'interrogent beaucoup et expérimentent du côté de leur expression corporelle de « musicien en scène ». Ainsi, ils ont besoin de matière musicale pour tester des dispositifs des corporalités diverses, ou la musique est plus un moyen qu'un but. Le compositeur se trouve ainsi au service d'un travail précis des instrumentistes au lieu qu'ils soient eux au service de sa musique. Ce petit déplacement (que je décris peut-être avec une loupe) me sied bien. D'autant plus que curieusement, la musique est travaillée avec plus de temps et d'application (il faut dire qu'il faut l'apprendre par cœur), que dans mes expériences de concert de musique pure.



La partition d'Orane, notre clarinetteste, annoté d'indications scénographiques, et Orane, fin-bachée pour une répétition salissante.

Nous avons tous bien des doutes que ce spectacle soit finançable et vendable un jour. Nous sommes surtout là pour le plaisir de travailler avec les copains. Il y a quand même quelque chose d'intéressant quand on superpose dans la pyramide des âges et l'organigramme des attributions. La directrice artistique et le chorégraphe (qui est, dans les faits, metteurs en scène) sont les plus jeunes : un orteil dans la vingtaine à peine. Les musiciens se déroulent jusqu'au seuil de la quarantaine. L'éventail des âges et particulièrement large, et la distribution des responsabilités artistiques à contre-poil des usages. Cela dit sans doute quelque chose des espoirs ce que nous-autre, les trentenaires, mettons dans la génération qui nous suit, qui révèle un petit égarement, ou plutôt une expectative esthétique.

Comme écoute du mois, je vous propose *I burn a million years*, pour deux accordéons microtonnaux pièce que je trouve absolument magnifique, incandescente comme son nom, qui sonne comme le début d'une charade, l'indique.

<https://soundcloud.com/jonahhaven/i-burn-a-million-years-2019>

Je vous remercie tous chaleureusement de votre soutien. D'après ce que j'ai compris de cette plateforme, je devrais en recevoir les fruits le mois prochain ! Je prends plaisir à faire ces chroniques, et j'essaierai pour la prochaine fois de ne pas creuser mon retard, qui est désormais de 4 jours ! N'hésitez pas à me dire, si vous en avez le temps et l'envie, ce que vous pensez de la chronique et de ce quelle raconte, cela m'intéresse toujours beaucoup.

Bien à vous tous,

Maël

Chronique 3, mars

Chères oreilles amies

Ce mois de mars m'a tenu loin des portées, éloignement qui peu parfois me rendre un peu cafardeux. J'ai eu la sensation de me laisser mollement ballotter d'une obligation alimentaire ou sociale à une autre, sans parvenir vraiment à reprendre la main.

Il est pourtant commun, dans nos potagers musicaux, qu'aux périodes de labours et de semis que serait l'écriture succède des moments de récolte, les répétitions et les concerts, où l'on est un peu plus dispersé. Mais comme si nos variétés ne poussaient pas sous les bonnes latitudes, l'agronomie et l'astronomie ne sont pas toujours synchrones, et les mois de récolte pas forcément les plus ensoleillés. D'autant, que covid, oblige, celle-ci s'est faite à huit-clot, en catimini. Pour nourrir la nostalgie du si poétique calendrier de 93, ce mois a eu le goût d'une sorte de cueillette en Frimaire.

Deux plantes donnaient leurs premiers fruits : mon duo *D'une étincelle*, pour alto et saxophone alto, écrit pour Violaine Willem et Simona Castria, et ma pièce *Sizaille, pour six sixièmes à sifflets, soprano, harpe et contrebasse*, qui mêlait l'ensemble TM+ à une classe de collégiens Nanterriens.

J'avais participé en septembre à la première résidence de création du spectacle *A son image* de Violaine et Simona, là où se formulaient les questions sur la nature du spectacle qu'elle voulait construire à partir des musiques qu'elles suscitaient ou réunissaient (également une création de Violeta Cruz, une pièce de Benjamin Athahir, de L'Adamek et du Berio) . Ainsi, je découvrais avec cette création leur réponse, que j'ai trouvée convaincante et réjouissante.

Dans leur spectacle, les duos et solos instrumentaux s'intègrent dans une sorte de two-woman-show, où musiques et paroles se succèdent. Les musiciennes racontent tantôt quelques bribes d'histoires personnelles, des mythes antiques ou bibliques comme celui de Lilith ou de Méduse, des revues de presse, des blagues. C'est assez drôle et léger, éveillant, un mélange de didactique et d'intime. Ces intermèdes parlés font qu'on arrive sur chaque nouveau morceau avec des oreilles fraîches, sans autre contexte que le récit dans lequel il s'insère. Cela change de l'usage de la majorité des programmes musique contemporaine, où on écoute les pièces se succéder avec en main les biographies des compositeurs et leurs notes d'intentions, et où la vilaine parenté avec l'entretien d'embauche - comme si les pièces se présentaient à nous avec CV et lettre motivation - n'est pas toujours facile à chasser. Cette "mise en spectacle" de la musique contemporaine, vrai dada de notre génération, rafraîchi décidément l'atmosphère et défriche de nouveaux chemins.



Une photo d'Eloi Gonin-Fromangé du spectacle *A son image*

La création de *Sizaille*, dont la dimension pédagogique ne me laissait pas être simplement spectateur et me demandait d'être davantage « sur le pont », fut émaillée de quelques épisodes amusants. L'un d'entre eux pourrait s'appeler "la fronde des papiers de verre". La classe étant divisée en trois groupes de six musiciens pourvus pour l'un de sifflets dépareillés, pour l'autre de métalphone divers, et pour le dernier, plus bruitiste, de paire de feuilles de papiers de verres aux grammages variés, à frotter. Très vite, les six jeunes musiciens ont exprimé et argumenté leur insatisfaction : le son ne les convainquait pas et ils se sentaient lésés par rapport à leur camarades aux instruments plus bruyant et plus marrant. Avec Léo Margue, qui dirigeait l'ensemble, nous avons essayé de convaincre et d'expliquer notre idée, mais nous sommes finalement rendu à leur arguments, qui, en quelques séances, s'étaient développés presque au point de pointer le snobisme un peu désuet qu'il y avait à tenir à utiliser des matériaux « pauvres » à la place d'instruments de musique. Ce changement a tout de même entraîné du remue ménage : TM+ à du, presque en catastrophe, demander à l'Ensemble Intercontemporain de nous prêter des instruments à percussions grattant et crissant pour remplacer nos papiers de verres : guiros, crécelles, cabassa... Nous avons plaisanté avec Marie, la régisseuse de TM+, comme quoi cette classe avait manifestement lu de dossier de la Sacem : il s'agit d'une « création partagée », ils ont leur mot à dire. Et à l'écoute, il était plus qu'évident qu'ils avaient raison depuis le début.

Ne pouvant faire de concert public, c'est une journée de captation à la Maison de la musique de Nanterre qui fut l'issue de ces mois de travail ensemble. Ce fut un beau et intense moment, où les musiciennes de TM+ et ceux du collège se sont mutuellement (et nous ont) impressionnés de professionnalisme et de musicalité. Un révélateur est que nous avons pu, comme dans les créations idéales, faire quelques modifications dans la partition, ajouter une fantaisie ici ou là. Les ingénieurs son et monteurs ayant en ce moment une masse de travail vertigineuse, il faudra sans doute attendre quelques semaines avant de pouvoir le trouver sur le net.



Une répétition de Sizailles, avec le groupe des "ex-papiers de verre" et les musiciennes de TM+ et Léo Margues

Le lendemain de notre captation, Léo Margue dirigeait, avec la cheffe Alizé Léhon, un orchestre symphonique sur le parvis du théâtre de l'Odéon, en soutien à son occupation. Ce fut sans doute l'équinoxe de ce mouvement original et bizarre, qui m'a surpris par son développement et son écho. La situation était tendue : l'orchestre était en place, entouré de son public puis d'une ceinture de fourgons pleins CRS, et il circulait parmi nous que le préfet Lallement menaçait d'évacuer la place, et peut-être même le théâtre, à la première note. On nous soupçonnait, ultime fourberie, de prendre le prétexte d'une manifestation contestataire pour faire un événement culturel. Si ces soupçons étaient absolument fondés, ils illustrent bien le degré de loufoquerie où nous en sommes. Il y avait de l'électricité dans l'air, et même un désaccord palpable parmi les mobilisés. Les occupants ne voulaient pas que Moussorsky soit un casus belli, et que la trompette des *Tableau d'une exposition* ne sonne la charge. Les musiciens et les organisateurs de l'initiative, eux, ne voulaient pas, après s'être mobilisé de manière si spectaculaire, repartir le violon entre les jambes. La tension a duré une bonne heure, meublée par les prises de paroles d'usage. Finalement, après semblerai-t'il des coups de fils « Hidalgo-Lallement », l'autorisation fut cédée. L'orchestre, composé majoritairement de musiciens de l'orchestre de Paris et d'étudiants du CNSM, a pu donner deux *Tableaux d'une exposition*, et une interprétation magnifique du second mouvement de la 7ème de Beethoven. Après le corps de ballet de l'opéra de Paris interprétant le Lac des cygnes sur le parvis de Bastille pendant le mouvement de réforme des retraites, et les choristes de Radio-france interrompant la langue de bois de leur directrice avec le chœur des esclaves de Verdi pendant leur grève, une partie monde de la musique classique semble prendre la merveilleuse habitude de mettre à l'occasion son outil de travail au service des luttes sociales.

Au conservatoire, un mouvement de soutiens aux occupations a lieu, qui a trouvé sa forme dans l'organisation « d'agora » le dimanche, musicales et festives, sur la place de la fontaine. On y entend des groupes de musique de chambre, de chanson, de jazz, du Graciane Finzi, des airs d'opéra, des prises de paroles politiques comme celles des femmes de ménage gréviste des hôtels ibis, de syndicalistes ou... de membre de *La crécelle*.

La crécelle a apporté à cette branche du mouvement son huile de coude, une petite (mais précieuse) expérience organisationnelle quelques contacts. À part une exception non négligeable, la « génération ligne 5 », celle du mouvement contre la réforme des retraites qui s'est lié aux conducteurs RATP, puis des manifs contre le racisme et anti loi sécurité globale n'a pas été à l'initiative et n'a pas constitué la force vive principale. Les mouvements sociaux ont chacun leur particularité et attirent tous des sensibilités différentes, et si la majorité des cordes de notre harpe politique résonnent avec lui, quelques-unes sont en léger décalage.



Assemblée générale au CNSM, puis scène de "L'Agora Vilette"

Mais ce mouvement nous a néanmoins redonné un peu de souffle et fait rencontré une nouvelle « génération » d'étudiants musiciens, celle qui se politise en ce moment grâce à l'Odéon, et nous espérons nourrir nos liens avec eux.

Pour le 5ème numéro du journal, qui est, sans doute grâce à ce mouvement, remis sur les rails, je fais quelques recherches sur les vues de l'extrême droite sur la musique classique, héritage disputé, qui pourrait faire l'objet, dans le futur d'un âpre tire-à-la-corde politique. En miroir de ce qu'il se passe de réjouissant dans la participation musicale aux mouvements sociaux, on peut en effet ces derniers temps, constater dans nos milieux, que la présence idées de l'extrême droite se laisse voir. Le récit par un élève de son agression sur la page facebook du Cnsm dp avait donné lieu, l'automne derniers, a des digressions racistes, une élève allant même jusqu'à imiter Le Pen lorsqu'elle avait argumenté sur twitter avec des images sanglantes de crimes de Daesh. Un camarade de La crécelle a tout récemment pris en photo un étudiant qui lisait ostensiblement dans les couloirs l'hebdomadaire *Rivarol*, dont le racisme assumé et le négationnisme embarrassent même le Front National. Un pianiste et compositeur, assez renommé d'ailleurs, anime sur le site d'Egalité et Réconciliation, le parti d'Alain Soral, un podcast sur le classique où les œuvres du grand répertoire côtoient les tergiversations antisémites et les rêves d'un « 1789 à l'envers ». C'est qu'un rapport identitaire à la musique à l'air d'être un rouage de leur machine. Même le plus connu d'entre eux, Renaud Camus, théoricien du « Grand remplacement » et inspirateur de l'extrême droite internationale (terroristes compris...), par ailleurs mélomane érudit, a fait paraître en 2016 un essai : « *Le mot musique* » qu'il place « à l'épicentre [...] du remplacisme global ». Tout cela est bien déboussolant et inquiétant...

Car on voudrait croire que la musique, la nature de liens qu'elle tisse, la curiosité et l'ouverture d'esprit qu'elle appelle, nous protège de telles idées. Mais on se rassurerait sans doute à trop bon compte... Ces idées ont leurs racines sociales, et la rage du déclassement, l'exaspération contre les « élites déculturées », la nostalgie d'une grandeur fanée peuvent former un terreau fertile sur le lopin musical malmené par la crise. Le sens et les valeurs de la musique ne sont que ce qu'en font ceux qui la jouent et en écoute, et sans doute il y a-t-il à ce sujet une grande dispute qui couve.



un étudiant arborant l'hebdomadaire *Rivarol* dans les couloirs du CNSM, surpris par un camarade

Pour finir sur une note plus légère, nous avons reçu les enregistrements du concert « Méliès redécouvert », où l'ensemble Multilatérale jouait la musique que les que nous avons écrits sur des courts-métrages inédits de Georges Méliès. J'ai essayé de faire un mix entre ma musique et celle que j'imagine être celles des kiosques à musiques est-parisiens de 1905...



Méliès, le Roi du maquillage, 1904



Méliès, *Les cartes vivantes*, 1905

Je vous propose pour clore cette chronique - encore une fois tardive, ça va devenir une habitude Coalescent, de Pascale Criton, une miniature à virage, allumette musicale craquée et consommée.

<https://soundcloud.com/pascale-criton/coalescent>

Chronique 4 - Avril/Mai

Chères oreilles amies,

J'espère que vous allez bien et que vous n'êtes pas trop contrariés de l'abyssal retard de cette chronique, retard qui l'astreint à du deux en un. Elle concerne ainsi les mois d'avril et de mai.

En harmonie avec la météo, ces deux mois m'ont soufflé le chaud et le froid, en laissant les dernières notes sur chaud !

La première partie du mois d'avril fut occupée par la composition d'une musique pour le théâtre - une nouveauté pour moi ! Il s'agit d'une adaptation, par la compagnie Haute Tension, du roman *Hôtel Problemski*, de Dimitri Verhulst, qui devrait être donné à la rentrée. C'est le monologue de Bipul Masli, qui, après une jeunesse africaine où les horreurs dont il est témoin nourrissent une crâne et cynique ambition d'artiste photographe, se retrouve à végéter dans un des très mal nommés centres d'accueils en Belgique. Avec un échantillon représentatif de la misère du monde, il attend d'être débouté du droit d'asile, pour finir lui-même modèle pour photographe obséquieux.

C'est un livre remarquable, à la fois glaçant et drôle. On voit l'humour, force désespérée du héros, se transformer au fil des situations, et passer d'une acidité et d'une froideur presque insupportable, à une noirceur tendre et vibrante, une autodérision emphatique.

La musique a pour mission de souligner les nuances l'humour du personnage, d'offrir au spectateur des respirations, le temps d'encaisser la dureté du texte, et de figurer les ellipses.

Il s'agissait donc de ma première « musique pour les planches » ! C'est un exercice qui, si il offre plus de place et de liberté que de la composition à l'image - notamment des « time code » plus souples - partage avec celle-ci la nécessité d'une musique qui ne soit pas à son propre service. En pratique, cela demande au compositeur, surtout arrosé à « la contemporaine », de ne mettre dans le cocktail qu'une dose raisonnable de son eau-de-vie personnelle. La metteur en scène voulait une « musique contemporaine populaire ». Délicate et éprouvante requête ! On verra, lors de la résidence de septembre, comment cette sauce prend.

C'est sans doute le spectacle au sujet le plus politique auquel j'ai participé. Son sujet est peut-être aussi un des sujets les plus emblématiques de l'art engagé de ces dernières années, la cause des exilés étant sans doute la cause la plus communément défendue le monde artistique, et elle le mérite évidemment. Même Françoise Nyssem, la première ministre de la culture nommée par Macron, avait appelé le monde culturel à « agir en faveur des migrants ». Pendant ce temps, le reste du gouvernement agissait ostensiblement en leur défaveur (la loi Asile et Immigration, qui a durci encore le quotidien des migrants, étaient en préparation).

L'aggravation constante de la situation des réfugiés, ainsi que l'évolution de l'opinion publique, éclaire tristement l'effectivité de l'art engagé sur le sujet ou il est le plus mobilisé, parfois, il est vrai, avec maladresse. Je me souviens avoir été profondément marqué par la critique du compositeur Grégoire Lorieux de l'oratorio de Phillipe Manoury, dédié aux migrants, donné à la Philharmonie de Paris. Après un éloge nuancé de la musique, il en discutait le propos. En voici une citation :

Mais qu'est-ce que cet oratorio voulait dire, quel était son "point", comme on dit ? mobiliser le plus possible de moyens grâce à la confiance dont on bénéficie, qui serait une démonstration éclatante que la "culture a encore des choses à dire" ? manifester "l'engagement" (ou au moins la conscience) politique des auteurs, car "le rôle de l'artiste" est celui d'un modèle de citoyen éclairé ? instruire, plaire et émouvoir pour éveiller une conscience politique ?

Je dois dire que j'ai éprouvé un peu la même circonspection que celle que l'on voit dans les représentations de "soirées de gala caritatives" dans les séries télé. Dans le scénario, ces étalages de richesses cachent toujours un os.

[...]

La question n'est donc plus de faire un gros machin pour crier son impuissance et son indignation — et de se dire que plus le machin est gros, plus on montre une grosse indignation.

Malgré toute l'admiration que je lui porte, je trouve que Manoury n'excelle pas dans une forme à laquelle il a manifestement souhaité donner une portée "populaire" (du gros son, la foule du public censée se projeter dans la foule du chœur...).

[...]

Non, la question est plutôt de chercher comment la poésie et la musique, en s'appuyant sur leurs idiomes et le legs de leurs traditions — sur le métier des poètes et des compositeurs, pourraient articuler un discours propre à renouveler ou bousculer notre point de vue.

On devrait pouvoir trouver d'autres moyens poétiques et musicaux pour se saisir sérieusement de tels sujets.

J'avais trouvé cette critique, publié sur son mur facebook, sa justesse et son éloquence m'avait décroché la mâchoire. Heureusement, il me semble (je l'espère !) que le cas qui m'occupe échappe à ses foudres, par son économie, l'intimité du dispositif (un seul acteur, une petite jauge) la lisibilité du texte, son humour qui neutralise tout misérabilisme, et le cynisme du personnage, qui douche régulièrement notre empathie, surtout au début !

En voici un extrait parlant :

Il n'avait pas échappé à mes parents que je passais beaucoup de temps devant la vitrine du magasin de photos ces derniers mois. Pour reluquer les photos de nus qui y étaient exposées, au début, ensuite pour regarder les appareils avec lesquels, dans mes rêves, je devenais photographe de nus. J'avais une soeur plus jeune et une plus âgée. La plus âgée avait déjà des poils sur son truc, elle aura certainement la gentillesse de glisser de côté ses devoirs et de venir poser toute nue devant mon objectif. Pour servir l'Art, bien entendu, pas pour moi. Mon père, terriblement préoccupé, comme tous les Flutopiens, par sa puissance virile, gardait dans sa table de nuit des livres cochons; je n'avais jamais réfléchi auparavant que quelqu'un devait photographier toute cette viande avant de l'étaler dans des petits bouquins. La perspective d'avoir à travailler un jour en devenait un peu moins sinistre et mes résultats scolaires s'améliorèrent à vue d'oeil, plus vite je pourrai me mettre au boulot, mieux ça sera. Quand il n'était pas à la maison, je me plongeais dans une étude zélée de ses bouquins porno, faisant des croquis des poses que ma grande soeur et, éventuellement, ses copines pourraient prendre pour moi. J'inventai moi-même d'ailleurs une série de variantes que je gardais dans une chemise spéciale identifiée par une étiquette « Calcul » pour plus de sécurité.

Mes parents aidèrent certainement à la réalisation de mes rêves en m'offrant pour mon douzième anniversaire un appareil photo. J'emportai donc mon appareil photo à La Moite Après-Midi, pas question que je sorte encore sans. Peut-être allais-je y prendre mon premier scoop, mon père soûl saisi au dépourvu par exemple. Car je le savais déjà mordicus: des petits clichés à la va-te-faire-fiche comme on en colle dans tous les albums, très peu pour moi.

Il ne me fallut pas attendre longtemps en vérité pour pouvoir saisir ma chance : mon père n'avait pas encore vidé sa première bouteille que des coups de feu volèrent à travers La Moite Après-Midi. Les rebelles, encore dans leur phase novice à cette époque. Je ne sais ce qui m'a pris, et c'est trop troublant pour pouvoir considérer mes souvenirs comme une source fiable, mais d'après moi je ne suis pas allé me coucher sur le sol. Je suis resté debout à prendre des photos : de ma grande soeur, à la seconde où elle reçut une balle en pleine tête. On ne peut parler d'un acte conscient, je l'ai fait, c'est tout. On peut le voir comme l'instinct du photographe, c'est d'ailleurs mon point de vue.

Le film s'est enroulé automatiquement et les gens s'extirpaient déjà de dessous les tables lorsque je me suis rendu vraiment compte de ce qui venait de se passer. Quatorze personnes étaient mortes et l'une d'elles était ma grande soeur. Un type tout éclaboussé de gadoue s'est approché de moi, il s'est présenté comme journaliste et m'a demandé si j'avais vraiment pris des photos. J'ai dit oui (peut-être seulement hoché la tête?) et il m'a demandé combien je voulais pour la bobine. Quelle somme j'ai citée, je n'en sais plus rien, et je ne sais plus non plus si c'était ridiculement peu ou follement trop, mais je l'ai reçue. Immédiatement. Le lendemain, ma photo était dans le journal, en Une. Foto : Bispul Masli. Tel quel. Avec le c de copy- right devant.

C'est là, c'est là qu'a débuté ma vie de photographe de presse. Avec une photo médiocre, prise avec un temps d'obturation trop court et sous-exposée.

Nous avons donc enregistré en trio Alto, accordéon et guitare électrique avec mes comparses Violaine Willem, Julia Sinoméri et Benjamin Garson. L'enregistrement a été ballotté pendant de longues semaines au grès de l'épidémie, avec des cas de cas contact inopinés. Mais on a fini par arriver à mettre notre musique en boîte. Elle y est d'ailleurs toujours, et en voici un petits extraits :

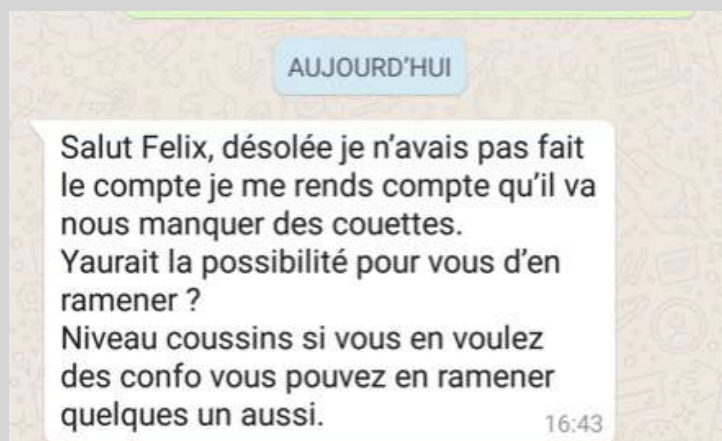
- La ritournelle de la brosse à dent

Après cet épisode théâtral, les autres temps forts musicaux ont été deux résidences de plateau, qui, si elles se succédaient parfaitement, étaient très différentes dans leur objet, leur enjeu, et leur quotidien.

La première était une résidence consacrée à l'improvisation libre et à la danse, avec Félix, Juliette, Zoé et Yoann, respectivement au trombone, à la clarinette, et à la danse pour les deux derniers. Nous avons entre nous des relations artistiques à différents degré d'entretien, et j'étais sans doute le moins à jour, a part pour Yoann avec qui je travaille souvent.

Nous sommes partie vers l'Allier avec le tout nouveau camion de Zoé, qui, manifestement grande bricoleuse, avait ajouté au fourgon une banquette à l'arrière, la veille du départ.

Nous n'avions qu'une idée imprécise sur vers où nous nous rendions, car tout ça découlait d'une candidature à un appel à projet assez mystérieux, et nos hôtes en savaient sur nous bien plus que nous sur eux. Nous savions qu'il s'agissait de deux amis, Bonnie et Léo, qui après leurs études de science politique, ont fait une sorte de retour à la terre, pour y cultiver de la culture. Mais nous autres graines nous demandions bien à quelle sauce nous allions être arrosés, et une bonne partie du trajet a été occupée par des spéculations. Un message reçu la veille du départ par Félix nous a donné bien du grain à moudre :



On s'attendait donc à du spartiate, et on a presque été déçu ! La répartition des couchages, objet d'un solennel tirage au sort, remit immédiatement en question par une négociation qui ne l'était pas moins, a certes fait apparaître que les deux plus prisés étaient ceux de l'arrière du camion et de la caravane (cela en dit long sur les couchages restant). Mais il y avait d'autres compensations de confort, notamment un environnement très bucolique, une machine à café à percussion, un laminoir pour faire des pâtes fraîches, et surtout, la salle des fêtes municipale, spacieuse et lumineuse, pourvue d'un plancher et d'une bonne acoustique, à notre disposition. Nos conditions de sommeil étaient donc compensées par nos conditions de cuisine et de travail, et nous nous y sommes retrouvés.



Nos colocataires de jardin, qui viennent nous saluer à la porte (photo 2, Y. Jolly)

J'ai eu plaisir aux retrouvailles musicales avec Félix et Zoé, avec lesquels je m'étais bien entendu lors de notre passage dans la classe d'improvisation libre d'Alexandros Markeas et de Vincent Lequang, mais que j'avais perdus d'oreille depuis. Il y avait bien longtemps que je n'avais pas aussi intensément parlé musique. C'est qu'une originalité de ce groupe est le goût du débat esthétique. Quelle musique faire, de quels refus désuets se défaire, pourquoi et comment... Voilà qui a agité de longues conversations de plateau ou de camion. Je me rends compte que j'ai trop peu de discussions de ce genre dans ma vie sociale de compositeur, ou alors elles sont souvent juste esquissées, où se mène prudemment, à demi-mot. Je me demande si c'est une pénurie personnelle où une panne de secteur. Dans les deux cas, il serait bon d'y remédier, ces discussions font avancer notre schmilblick ! Cela aide à prendre confiance dans les perspectives qu'on entrevoit. Juliette notre clarinettiste, qui commençait pendant la résidence sa première partition (un trio pour épinette, clarinette et violoncelle) m'a impressionné par l'intensité de ses préoccupations esthétiques. Je pense qu'elle aura aidé à tirer du lit le minimalisme qui il n'y a pas très longtemps, sommeillait en moi.

Les discussions semblent suivre une feuille de route : organisation de la journée jusqu'au petit déjeuner, musique jusqu'à la préparation du dîner, politique pendant, amours, amitiés et choix de vie, après. Ces derniers temps et particulièrement lors de cette résidence, je constate que beaucoup de camarades remplissent leur lac politique par des ruisseaux très intimes : le genre, la sexualité, la construction-reconstruction des relations... Cela pousse les discussions jusqu'à des anfractuosités intérieures qui n'ont, pour ma part, encore peu été secouées par des débats. Cela donne aux discussions des passions nouvelles, et demande d'aller chercher les arguments dans des entrailles inexplorées. Éprouvant et intéressant !

La deuxième résidence, qui s'enchaînait directement, se déroulait au Mans et était consacrée à *Écllosion*, performance musicalo-circassienne, en préparation depuis de long mois. Elle réunissait l'équipe auteur, c'est-à-dire l'équilibriste Quentin Folcher, la scénariste Katell Guillou, la plasticienne Domitille Martin, le metteur en scène Jean-Michel Susini et moi-même. L'équipe « au plateau » sera quant à elle composée, en plus de Quentin, de quatre musiciens de l'ensemble court circuit (trompette, accordéon, alto et contrebasse).

Nous étions hébergés dans le sous-sol de la cité du cirque du Mans, qui est une ancienne piscine, et il restait une ambiance de pédiluve. Je soupçonne la disposition de nous couchage (des box à trois murs alignées dans un long couloir) d'avoir pour origine des cabines de douche collective. Une spartiattitude moins bucolique que celle de l'Allier ! Notre lieu de travail, lui, ne manquait pas de pittoresque : une chapelle désacralisée, à l'intérieur d'un lycée, avec un autel très rococo. Le sol était chauffé, ce qui était très apprécié de Quentin : c'est en effet son instrument.



Quentin sur notre lieu de travail, très Rococo, puis notre "dortoir à la mode bain-douche", plus sobre...

C'était notre troisième résidence ensemble, sur ce mode d'écriture tissé à cinq disciplines, et non pas par couche successive, comme c'est souvent l'usage. Nous élaborons ensemble et horizontalement le propos, la trame, la forme et les enjeux. Voici le synopsis sur lequel nous nous sommes quittés.

Une colonne de céramique de taille humaine, dont l'aspect semble hésiter entre l'animal et le végétal, composé de six tronçons emballés dans du tissu. L'équilibriste, qui au début connaît le même sort, sort de son emballage, construit lentement son équilibre de bipède, puis déballe ses camarades de céramique. Il monte ensuite la colonne, non sans tenter de s'inclure lui-même parmi les tronçons. Une fois la colonne montée, il se renverse au ralenti, et une fois sur les mains, commence son effeuillage.

Vous pouvez voir une petite vidéo d'avant-goût, faite à partir de séance de travail.



Eclosion, vidéo de fin de résidence (le lien étant privé, il faut cliquer sur « regarder sur Youtube »)

Nous avons tous un attachement particulier à cette façon de travailler, ce qui nous a aidés à tenir envers et contre toute la cascade de refus de résidence et de coproduction qui nous était tombée dessus ces derniers temps. C'est que le covid a semé de nombreux feux rouges dans la cité déjà bien embouteillée de la création de spectacle. Et il est possible qu'avec notre proposition, qui a un pied dans le cirque et un pied dans la création musicale (et souvent la tête à l'envers) beaucoup de structures ne savent pas sur lequel danser. Le désespoir nous a chatouillés plus d'une fois. Heureusement, quelques perspectives de diffusion, qui nous paraissaient bien précaires, semblent se solidifier tout récemment. Nous sommes encore loin d'avoir les moyens de produire le spectacle, mais il semble que nous arrivons, grâce à l'aide de Court-Circuit, en attendant, vendre des peaux d'ours.

Le cinquième numéro de la crécelle est paru ce moi de mai, et elle a bien grossi cet hiver ! Ses 28 pages, chiffre record qu'on espère ne plus jamais dépasser tant il est chronophage, nous ont bien occupées. C'est une merveilleuse curiosité que ce petit groupe, qui a un solide noyau et un généreux fruit, se maintienne depuis plus d'une année, et réussisse à continuer ses activités, parmi lesquelles rédiger, corriger, paginer, imprimer, agraffer et distribuer ce journal n'en est pas la moindre. Nous sommes fiers de sa qualité et de sa fantaisie, de la quantité de travail collectif qu'il concentre, de la solidité des liens dont il témoigne. L'actualité sociale de ces dernières années, de la lutte contre la

réforme des retraites jusqu'aux occupations, en passant par les manifs contre les violences policières avec le comité Adama et la contre la loi sécurité globale on mit beaucoup de vent dans nos voiles (au moins, dans nos tout nouveaux drapeaux!). Je vous invite à picorer ou à dévorer ce dernier numéro, selon votre crépissant appétit.

<https://static.mediapart.fr/files/2021/05/11/la-crecelle-cinquieme-mouvement.pdf>

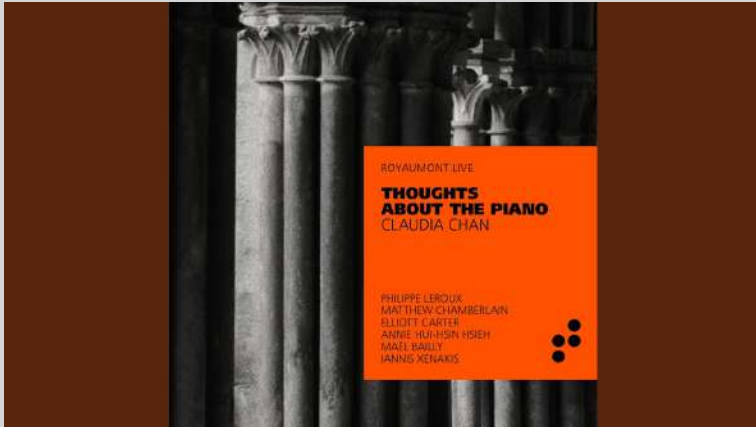
Après sa mise en ligne, un épisode nous a bien fait rigoler. Nous étions tout émoustillés que la parution de la Crécelle soit annoncé sur France Musique, avec un lien sur le site et tout ! Mais leur service investigation semble être un peu tâtonnant... Nous sommes présentés, à l'oral et à l'écrit, ainsi : « *Le Conservatoire Supérieur de Lyon édite un journal intitulé "La crécelle" »* . On se demande où ils sont allés chercher cette information, qu'une simple lecture des gros titres de la première page suffit à démentir. Car, outre le fait que nous ne sommes plutôt issus du conservatoire de Paris, nous nous éditons tout seuls comme des grands, hors les murs. On ne leur en tiens pas rigueur, on sait bien que le journalisme n'est pas une sinécure et une erreur est vite arrivée... Enfin, quand même, les confrères auraient été courtois de la corriger quand nous leur avons signalé !

<https://www.francemusique.fr/emissions/journal-de-la-creation/journal-de-la-creation-du-dimanche-23-mai-2021-95095>



Un des nouveau drapeau crécelle, et une vente du dernier journal à la cafétéria du CNSM

Une heureuse surprise a été la sortie du disque de Claudia Chan, *Thoughts About the Piano*. Elle y a inclu ma pièce « *or not prepared* », et j'y ai découvert son interprétation ardente et sensible, d'une grande virtuosité. Surprise d'autant plus total que j'ignorais jusqu'à l'ultime annonce Facebook de rigueur la tenue de cet enregistrement ! On peut y entendre les musiques de Philippe le roux, Matthew Chamberlain, Elliott carter, Annie Hui-hsin hsieh et Iannis Xenakis. Et, pour rajouter une surprise à la surprise, elle a demandé à la vidéaste Eva Jeske de réaliser une vidéo dessus. En voila l'étonnant résultat, sorte de tache d'encre dans l'huile qui se répent lentement au son des doigts de Claudia...



Premier mouvement d'*Or not prepared*, par Claudia Chan



Création vidéo d'Eva Jeske, sur le second mouvement d'*Or not prepared*

Ce genre de réjouissantes surprises, les tout derniers jours du mois de Mai ont été riches. Mais par superstition élémentaire, et pour le plaisir badin du teasing, je les garde secrètes jusqu'à la prochaine chronique : une raison de plus pour tenter de défaire cette vilaine habitude de retard !

Pour clore cette chronique, je vous propose l'écoute de la toute nouvelle pièce du compositeur Alexandre Jamar, *Neve Sognata*, musique intense et délicate, pesée et lyrique, intime et expressive, et merveilleusement interprétée.

<https://soundcloud.com/user-619492685/sets/neve-sognata-for-soprano-and?fbclid=IwAR3M9eIW0Z2DXW9UEB3ziaa9seYnxtmv9ldKEWd5o7v-Okwq9-AcKL9JNJQ>

Je vous remercie encore pour votre soutien et votre patience, et espère avoir l'occasion de vous voir bientôt !

Maël

Chronique 5 - Juin / juillet / Août. Chronique de clôture

Chères oreilles amies

J'espère que vous avez passé un bon été, et que vous me pardonneriez de clore ce cycle de chronique par cette confirmation : je suis bien incapable d'enrayer l'accroissement exponentiel de leur retard.

Comme pour les retours en bibliothèque, la tâche s'alourdit au fur et à mesure que le retard se creuse : par l'appréhension du légitime courroux du bibliothécaire ou par la liste des choses à raconter qui s'accroît...

C'est que ces deux derniers mois m'ont surpris par des perspectives soudaines et nouvelles, surprise dont il me fallait pour, les raconter, me remettre des sentiments qu'elle m'a provoqué : joie, étonnement, euphorie, exaltation, doute, tourment, résolution, panique, tout ça mis goutte à goutte pour un cocktail étrange, qui, au final, se sirote bien, et grise un peu.

Avant de parler de ces perspectives nouvelles, une expérience singulière, survenue à la fin du mois de juin, mérite un coupe-file.

Une amie, camarade, et partenaire musicale régulière, en lien militant avec les femmes de chambre grévistes de l'hôtel Ibis des Batignolles, m'a proposé d'écrire pour elles un chant de victoire, pour le donner à la fête qu'elles organisent au théâtre de la belle étoile à Saint Denis.

Cette proposition m'a empli de joie, tant elle était originale, et tant j'étais honoré de participer musicalement à la célébration de cette grève, longue, dure, menée avec une conscience et une détermination incroyable, finalement victorieuse, de ces femmes.

Il a fallu donc trouver, dans mon lopin musical, de quoi faire pour ces grévistes un chant de victoire. Cela a donné un trio vocal faites de cellule répétitive, sorte de Three Voices de Feldman mais bien plus court et fortissimo, accompagné par une sorte de batucada de timbre, à une quinzaine d'instruments, ce qui était, du point de vue de la régie générale, bien ambitieux.

La Crécelle ayant permis à des musiciens susceptibles de s'entre-embarquer dans ce genre d'équipée d'être à portée de coup de fil les uns des autres, nous avons pu réunir un effectif, qui a fluctué jusqu'à la toute dernière heure !

Cela a été pour moi une expérience extraordinaire. Elle a confirmé que notre musique, à la faveur d'une incongruité sociale (l'amitié et la camaraderie politique entre une chanteuse d'opéra et des femmes de chambre en grève), se faufile volontiers à un endroit où elle est inattendue. Il a suffi de la simple suggestion d'une gréviste à leur camarade soprano : « ah ben tu pourrais nous chanter quelque chose le 28 ! » pour qu'une musique contemporaine trouve le chemin d'un lieu et d'un évènement bien éloigné de ceux dont elle à l'habitude.

Et, surtout, des circonstances sociales inhabituelles posent des questions musicales originales.

Sans doute ces questions n'ont pas tant à voir avec les enjeux politiques, si particuliers, de l'évènement. C'est pourtant ces enjeux qui m'ont empli d'enthousiasme et convaincu de m'y atteler toute affaire cessante. Dans le climat qui est le nôtre, où beaucoup de combats sociaux ont été menés et perdus, il n'est pas anodin que des femmes, souvent étrangères, en situation précaire, gagnent un combat contre le géant et richissime groupe Accord Hôtel.

Mais ces enjeux, si ce sont eux qui m'ont exaltés lorsque la proposition m'a été faite, concerne peu le les portés, le crayon et le logiciel de gravure.

Les enjeux musicaux d'une telle circonstance un peu différents. Ils sont plus généraux, plus techniques, moins politiques : sonner en acoustique et en extérieur, avoir un effectif amovible jusqu'au dernier moment, inventer une musique tant trait à la joie, la danse, un peu l'Afrique. Mais tout ça donne tout de même un grain fort intéressant à moudre.

Nous avons donc joué, en début de soirée, en nous disposant sur trois rangs, le premier pourvu de pupitre, les deux autres fixant à l'aide de pince-à-linge la partition sur le dos du voisin de devant. Notre musique a bénéficié de l'état d'esprit enthousiaste et accueillant qui flottait sur cette fête populaire.



Notre orchestre s'installe : vous reconnaissez peut être un chef Aveyronnais...



Accordage sous la banderole CGT...



Pendant le concert

Après le concert, nous sommes restés, nous les avons écoutés raconter leur grève, dans le détails des difficultés défaites et des joies éprouvés. Ce fut sans doute, pour nous, musiciens classique arrivés la par un concours de circonstance, le moment le plus marquant, et peut être le plus signifiant, de cette expérience.



Notre orchestre au premier rang, écoutant les grévistes

<https://youtu.be/Bxpv06w0q3s>

Un extrait vidéo de la toute-toute fin, par un filmeur parcimonieux !

Toujours fin juin un phénomène curieux, qui s'est répété à quelques jours d'intervalle, m'a fait hériter de deux gros chantiers. Très différents, ils ont en commun d'avoir été concocté avec et pour des compositeurs chevronnés et plus établis. Finalement quitté par ses derniers, ils m'ont été proposés comme prêt-à-écrire.

Je songe à une plaque tant ce phénomène me sied !



La première proposition fut celle de l'ensemble TM+. Il s'agit d'écrire pour un grand chœur de collégiens amateur (250 adolescents) et 7 musiciens de l'ensemble, un spectacle de 50 minutes inspiré de la musique de Clément Jannequin, compositeur à cheval entre les XVème et XVIè siècle, connu notamment pour son incroyable chanson [Les cris de paris](#).

Cela va donc être un spectacle du type « la musique explore le temps » avec un ancrage au XVIè siècle. Afin de rendre la chose plus lisible, j'ai plaidé pour nous faire accompagner d'un ou deux récitants, peut-être étudiants au conservatoire d'Art dramatique de Nanterre. Ainsi, nous pourrions, compléter notre mosaïque d'anachronisme par quelques textes d'archive de police du XIVème siècle, ou celle-ci avait fort à faire pour tenter d'étouffer les nouveaux cris du Paris d'alors.

On trouve dans les documents de police de La Bastille de vraies curiosités :

Par exemple, une note prise par un prisonnier anonyme, sorte de mémo personnel, de micro-encyclopédie de poche :

la traite des nègres a commencé en 1517

la mer du Nord baisse de quatre pieds tous les 100 ans

Quito en Amérique est la ville la plus élevée du monde

l'Amérique connue contient 214 212 lieux

la Chine n'a que 1 674 villes murées

le pouls bat aux enfants dans une minute 108 fois

quand les lois civiles ont perdu leurs forces, il n'est plus possible de réprimer la superstition

La dernière phrase a une résonance particulière ces dernières semaines !

Ou bien un placart de 1731, collé (puis décollé par les gens d'arme) dans les rues de la capitale : je trouve la phrase « Maudit usage des amidons » fascinante.

Dieu nous donne les blés non pour en faire profanations extravagantes, sacrilèges. Les perruques consomment plus d'une livre de farine par jour. C'est un grand scandale. Un grand scandale aussi dans l'Église quand des évêques, ecclésiastiques et religieux portent cet ornement par vanité, osent célébrer nos saints, la tête ainsi couverte avec indécence.

Maudit usage des amidons. Les boutiques des fariniers sont de plus en plus enfarinées. Alors que les pauvres n'ont pas de pain.

Un murmure contemporain parcourerat aussi la pièce, il s'agira peut-être de la lecture d'un faux document d'huissier, mettant en saisie conservatoire le contenu des trousseaux des élèves, prétexte à l'utilisation sonore du contenu. Reste à ficeler tout ça dans une partition... avant le 20 septembre !

La seconde proposition vient de l'Ensemble Intercontemporain. Il s'agit d'écrire, sur le thème d'Écho et de Narcisse, une forme lyrique à double destinataires : les enfants le matin, le public de la cité de la musique le soir. Une soprano accompagnée d'un quintette : une sorte de triple flûte - basse, hautbois d'amour, clarinette - alto et harpe, dérivée de Debussy . Sans doute pour des raisons budgétaires et faute d'idée à qui le confier, on m'a proposé de m'occuper aussi du livret. J'ai peut-être eu tort d'accepter...

Nous avons décidé, avec Benjamin Athanase, le metteur en scène, et Marie Soubestre, la soprano, que j'ai embarqués dans ce drôle de canot, de l'écrire à six mains. Nous travaillons sur un personnage de soprano-conférencière attablé à la préparation d'un séminaire, ballotté entre son trop-plein d'envie de transmettre, ses idées un peu emmêlées et ses préoccupations sentimentales. Tout cela est à ces balbutiements, et toute cette affaire me tient entre l'excitation et la terreur. Parce qu'il faut avouer qu'il s'agit pour moi d'une grosse tablée à garnir : 50 minutes, de la voix lyrique, le cruel délai du 6 mars, le co-librettisme, la cité de la musique, l'intercontemporain, tout l'tintouin.

Mon « carnet de commande », pour parler comme les entreprises automobiles, s'est donc rempli comme jamais il l'a été, et cela a, sur la confiance en soi, un effet très bénéfique. J'ai cru, quelque jours, que cet effet pourrait m'aider à laisser derrière moi ma sempiternelle lenteur, dont je me lasse sévèrement. Mais il n'en est rien.. J'ai essayé à nouveau d'avoir un rythme d'écriture plus soutenu et plus productif, en vain. J'ai surtout eu l'impression de fâcher mon âne en voulant lui donner du kérosène, et d'avoir du finalement pousser tout seul ma carriole.

J'ai donc dans les prochaines semaines et les prochains mois beaucoup de musique à écrire, et je il semble que je doive m'accommoder de mon tempo « naturel ». Je ne sais ce qui, entre mes différents impératif de rendus prochain va passer et ce qui va casser entre :

- *Contre-clairon*, un trio alto, flûte, trompette, pour l'ensemble Alternance et l'émission Création Mondiale sur France musique
- *Les heures creuses*, une fantaisie typographique pour le collectif Géoïde de Maroussia Gentet
- *Les Janequinerries* pour le chœur des collègues du 92 et l'ensemble TM+
- *Echo, Narcisse et l'Art d'aimer*, pour Marie Soubestre et l'Ensemble Intercontemporain, avec Benjamin Athanase à la mise en scène.
- Les derniers travaux pour la classe de musique à l'image, sur des documentaires de Michèle Dominici

Du pain sur la planche donc, et même dans le garde-manger !

Mon été a donc été studieux, s'il n'a pas été miraculeusement productif.

Nous avons aussi discuté de l'avenir de notre groupe, de sa poursuite ou de son arrêt. Il en est sorti que nous essaierons de continuer le journal avec une parution trimestrielle et une diffusion plus large. Nous verrons si nous arrivons à tenir cette ambitieuse résolution !

L'été est aussi une saison de récoltes, et quelques arbres, déjà presque vieux, ont donné leurs premiers fruits numériques. Le jeune saxophoniste Luis Maria Gonzales Jimenez, qui m'avait demandé une pièce pour saxophone seul, a mis en ligne un enregistrement de « *De un umbral vacante al otro* ». Il la jouera à Melilla le 24 octobre prochain. Mon premier concert sur le continent africain ! J'en suis heureux, même si cela m'interroge qu'il ai lieu à l'intérieur de cette minuscule enclave espagnole hérissée de barbelés, laide et absurde incongruité de notre époque.

Florian Genthial, ce drôle et attachant réalisateur de film d'animation, qui avait choisi comme sujet de son court-métrage de fin d'étude l'univers des tournages pornographiques, avec, en B.O., une sorte de Schubert fondu. Son film a reçu un bon accueil ! Comme pour pouvoir prétendre à une existence festivalière, il ne doit pas être partagé sur Youtube et compagnie, voilà un lien secret !

https://drive.google.com/file/d/19UOvS5a_6ZqP9Qz36nhjMQbWFO7cnbXv/view?usp=sharing

En revanche, j'ai mis la B.O. en version longue (le film n'en comporte qu'une minute sur les 7) sur ma chaîne Youtube :

<https://www.youtube.com/watch?v=lrped4wV0ko>

Les fabriques à musique ont mis en ligne la captation de Sizaille, pour six szièmes à sifflet, soprano, harpe et contrebasse, dans l'interprétation soignée des collégiens Nanterriens et des musiciennes de TM+. Une nouvelle plante dans mon jardin de « compositeur pour ado ».

<https://youtu.be/-UNBTw9js-A>

Cette rentrée est une rentrée pour moi particulière. Cela fait déjà 7 années que j'étudie au conservatoire de Paris, en jouant diverses prolongations. Cela aurait pu être le moment de voguer vers d'autres eaux.

Mais j'ai la chance inestimable de faire partie de la promo 2021 des doctorants SACRe, doctorat un peu particulier qui a pour principe d'allier recherche artistique et scientifique. Mon sujet : Musique contemporaine, à la recherche de nouvelles modalités de partage. Il s'agira d'essayer d'inventer, avant les premières notes, des circonstances originales pour partager la création musicale, et de voir comment ces circonstances influe sur l'esthétique d'une pièce. Quelle musique inventer par exemple pour célébrer un retour de congé maternité ? Un départ en retraite ? Un tournoi sportif associatif ? Une sortie de prison ? C'est une idée qi accompagne depuis quelques temps, et qui a , bien sur, quelque chose à voir avec l'expérience Ibis !

Le premier travail est donc de trouver ces occasions : Je suis donc ouvert aux propositions ! J'en ai d'ailleurs eu une, magnifique, de l'une d'entre vous : inventer de la musique pour une cérémonie de dispersion de cendre. Sujet magnifique, à la fois grave et beau, que la musique pourrait soutenir avec justesse.

J'ai du, à grand regret, décliner, car je n'aurais pu tenir le délai. Mais j'aimerais bien essayer, même hors délai, de proposer quelque chose.

La bourse qui accompagne ce programme doctoral, ainsi que les commandes passées m'offre pour un certain temps une sécurité économique inespérée. Cela interrompt donc, et de la meilleure des façons, la nécessité de cette sorte de mécénat démocratique qui sous-tend cette chronique. Ainsi, j'ai fermé le compte tipee à la fin du mois de juillet.

Cela fut un aide très précieuse, et même si j'ai eu bien du mal à être à l'heure, j'ai beaucoup tiré de ce petit exercice d'écriture mensuel, puis bi-mensuel. Une occasion de constater que malgré la sensation de traverser la manche en pédalo qui me saisi parfois, des choses avancent et on les apprécie deux fois quand le raconte. Un grand merci à vous !

Voici pour clore cette dernière chronique une pièce qui a croisée mes oreilles dernièrement, et qui m'a beaucoup touché : Torrente, de Daniel Alvarado Bonilla, dont j'aime beaucoup le travail. C'est une pièce curieuse et souriante, magnifiquement écrite, à la fois d'une grande douceur et d'une grande virtuosité, vive, pleine d'humour, de rebonds, de respirations.

<https://soundcloud.com/daniel-alvarado-bonilla/torrente>

Je vous transmets à toutes et à tous ma gratitude et mon amitié et espère vous revoir bientôt.

Maël